

Fondus au noir sur Locarno

A l'image du Léopard d'or, « Historia de la meva mort », le festival a déployé un beau jeu d'ombres et de lumières

Cinéma

Locarno (Suisse)

Un costume deux pièces d'une immuable blancheur : Olivier Père, directeur artistique du Festival de Locarno de 2009 à 2012, avait fait de cet accoutrement l'une de ses marques de fabrique. Pour sa première édition, Carlo Chatrian a d'abord semblé endosser les habits de son prédécesseur, avant de progressivement assombrir sa garde-robe, jusqu'au complet brun qu'il exhiba lors de la cérémonie de clôture, samedi 17 août.

L'Italien s'est-il vêtu aux couleurs de sa programmation ? C'est en tout cas à un vertigineux jeu d'ombres et de lumières que les festivaliers ont, dix jours durant, pu assister. Un film, plus que tout autre, témoigne de ce clair-obscur : *Historia de la meva mort*, d'Albert Serra, auquel le jury, présidé par le cinéaste philippin Lav Diaz, a opportunément décerné le Léopard d'or.

Sixième long-métrage du Barcelonais, le film suit Giacomo Casanova au soir de sa vie. Non sans prendre quelques libertés avec la vérité historique, le cinéaste l'imagine cavalant, en langue catalane, des montagnes suisses à celles de Transylvanie. Accompagné d'un valet ventripotent, le libertin y fait la rencontre, entre deux donzelles, de Dracula.

Du chevalier de Seingalt au comte des Carpates, la séduction change de visage en même temps que de siècle : l'Europe des Lumières laisse place à la nuit romantique, l'érudition athée cède le champ à l'occultisme, les rires se couvrent de hurlements, la pulpe des fruits défendus se teinte du sang des chairs sacrifiées. Albert Serra, 37 ans, filme ce glissement avec une liberté et une maestria formelle qui laissent pantois.

C'est un tout autre crépuscule que dépeint Jean-Stéphane Bron dans *L'Expérience Blocher*. Le documentariste suisse met au jour les zones d'ombre de son pays à travers le portrait du politicien Christoph Blocher, populiste et xénophobe, dont le déclin électoral coïncide avec la banalisation des idées.

Sangué, de Pippo Delbono, creuse une veine voisine, aux confins de l'intime et du politique : dans une scène magnifique, l'acteur et réalisateur italien ouvre un à un les volets d'une chambre qu'un feu de bois peinait à tirer de l'obscurité. La scène résume le film à merveille, qui chronique la lutte contre la mort de Delbono, de sa mère, malade, d'un ami terroriste repent, et, pourquoi pas, de l'Italie tout entière.

En Asie, c'est un soleil noir et mortifère qui aveugle les vivants. Dans *A Time in Quchi*, le Taïwanais Tso-chi Chang grève les vacances



Le sixième long-métrage d'Albert Serra « Historia de la meva mort » a reçu le Léopard d'or. CAPRICCI FILMS

du petit Bao, passées chez son grand-père, d'une suite de deuils poignants. Eté plus sombre encore dans *Tomogui*, du Japonais Shinji Aoyama, qui conte les efforts d'un adolescent pour se défaire de la violence de son père, telle que la symbolise la rivière du village, charriant des décennies de pulsions et de souillures masculines.

Dans *Real*, son compatriote Kiyoshi Kurosawa nimbe lui aussi ses images lumineuses de fantômes inquiétants, mais sa manière est plus douce, ambiguë et fantastique – dans tous les sens du mot. A l'aide d'un nouveau dispositif médical, un jeune homme visite l'inconscient de sa compagne, dans le coma. C'est l'occasion d'une somptueuse exploration des simulacres qui peuplent l'esprit humain, entre zombies philosophiques et plésiosaures tout droit échappés de *Jurassic Park*. La virtuosité du filmage, de zooms alertes en effets spéciaux bluffants, imprime les rétines.

Le zoom, Hong Sang-soo en a fait l'un de ses effets caractéristiques, figurant l'ivresse, tant sentimentale qu'éthylique, de ses personnages. Une apprentie cinéaste hésite entre trois hommes : son nouveau chassé-croisé amoureux,

Our Sunhi, pourrait n'être qu'un décalque des précédents, et pourtant le plus français des Sud-Coréens parvient encore à surprendre et à charmer, comme l'illustre le Prix du meilleur réalisateur décerné par le jury.

Hong Sang-soo pouvait compter sur la présence, parmi les jurés, de Valérie Donzelli, d'autant plus sensible à ses marivaudages qu'elle présentait, hors compétition, *Que d'amour!*, une adaptation du *Jeu de l'amour et du hasard*, de l'in-

Une somptueuse exploration des simulacres qui peuplent l'esprit humain, entre zombies philosophiques et plésiosaures

venteur du genre, Marivaux. Téléfilm de commande pour Arte et la Comédie-Française, cet exercice burlesque et pétillant a juré avec le reste d'une délégation française très tournée vers le côté obscur de la force.

Non que les films hexagonaux

n'aient pas brillé, au contraire. Avec *Tonnerre*, Guillaume Brac confirme les promesses de son moyen-métrage balnéaire, *Un monde sans femmes*. Le Parisien sonde plus avant la solitude et la vulnérabilité masculines, changeant de décor – splendide Bourgogne enneigée – en même temps que de registre, au moyen d'un terrifiant retournement scénaristique : fini les badineries, place au drame. Choyé par un Bernard Menez à tomber en papa poule, Vincent Macaigne fait montre de ses incroyables dons d'acteur : gaucherie candide ou névrose carabinée, cet homme sait tout jouer.

Autre premier film coupé en deux, l'excellent *Mouton*, de Gilles Deroo et Marianne Pistone, multiprimé dans la section *Cinéaste del Presente*. Dans les cuisines d'un resto de la côte normande, on suit l'apprentissage professionnel et amoureux du guilleret Mouton, jusqu'à ce qu'un terrible accident le prive d'un bras. L'assise naturaliste du film s'effondre aussitôt ; ne restent plus que des blocs de spleen poisseux, flottant au gré des souvenirs des proches de l'infortuné.

Il fait à peine moins froid sur la Riviera hivernale d'*Une autre vie*

d'Emmanuel Mouret, dont le récit est lui aussi scindé par une amputation inattendue. Maître chafouin de la comédie romantique, les premiers pas du cinéaste sur les rives glissantes du mélodrame manquent encore quelque peu d'assurance.

C'est un autre type de virage que rate Claire Simon : celui du documentaire à la fiction. A Locarno, elle dévoilait hors concours *Géographie humaine*, le documentaire sur lequel elle s'est appuyée pour tourner sa fiction, *Gare du Nord*, qui figurait, elle, en compétition. Si le premier film capte avec une intelligence constante la trépidante activité qui pulse autour des quais, le second lui greffe une dramaturgie inutilement longue, grave et empesée.

A moitié convaincant, cet exercice témoigne néanmoins d'un questionnement très partagé quant à la nature même du cinéma. C'est ainsi le sujet de *When the Evening Falls on Bucharest or Metabolism*, du Roumain Corneliu Porumboiu, qui prend le prétexte d'une amourette de tournage pour interroger les moyens et les limites de l'art cinématographique, examen stomacal à l'appui.

A son instar, nombreux sont les

cinéastes à avoir plongé leur film dans une pénombre plus ou moins réflexive, des disparitions en série de *How to Disappear Completely* de Raya Martin aux concerts de métal de *A Spell to Ward off the Darkness* de Ben Rivers et Ben Russell, sans oublier la matière noire de *The Unity of All Things*, d'Alexander Carver et Daniel Schmidt. Autant de jeunes cinéastes régulièrement sollicités par les musées et les galeries, pour lesquels la frontière entre cinéma et art contemporain ne semble guère plus faire de sens.

La fortune d'Albert Serra, qui a déjà œuvré pour le Centre Pompidou ou la Documenta de Kassel, s'inscrit dans ce mouvement. Elle procède, par ailleurs, de la vitalité retrouvée de la péninsule Ibérique, qui se joue d'une crise pourtant plus prégnante que jamais.

Gaucherie candide ou névrose carabinée, Vincent Macaigne sait tout jouer

Le Portugal a donné des nouvelles de ses grands anciens, du film posthume de Paulo Rocha, *Se Eu Fosse Ladrão... Roubava*, au journal filmé de Joaquim Pinto, *E Agora? Lembra-Me*, Prix spécial du jury, qui consigne avec une folle inventivité sa lutte contre le sida. Plus jeune, Joao Pedro Rodrigues demande, dans son délicieux court-métrage *O Corpo de Afonso*, à des culturistes espagnols d'incarner le premier roi du Portugal.

Sa malice voisine avec celle du premier long-métrage de Luis Lopez Carrasco, *El Futuro* : l'image épouse les sautes du tourne-disque, dans une fête de l'Espagne insouciant de 1982, comme pour annoncer la crise à venir. Images brûlantes et branlantes dans *Costa da Morte* de Lois Patiño, portrait habité de cette région du nord de la Galice. A la fin du documentaire, des flammes ravagent une forêt, en pleine nuit, rejoignant, au chapitre des effroyables beautés de ce festival, les sombres feux d'Albert Serra. ■

AURELIANO TONET

Sur Lemonde.fr

Un portfolio des films marquants du festival.

Palmarès

Léopard d'or : « Historia de la meva mort », d'Albert Serra (Espagne).
Prix spécial du jury : « E Agora? Lembra-me », de Joaquim Pinto (Portugal).
Prix du meilleur réalisateur : « Our Sunhi », de Hong Sang-soo (Corée du Sud).
Prix du meilleur premier film : « Mouton », de Gilles Deroo et Marianne Pistone (France).

Improbables musées 7/12 Maquettes de trois-mâts, poudriers, éventails... La cité portuaire possède une belle collection d'ivoires sculptés

Chasse aux trésors dans le château-musée de Dieppe

Lassés de vous meurtrir le dos sur les galets de la plage ? Levez la tête : le château-musée de Dieppe (Seine-Maritime) qui domine la falaise vous offre une échappatoire. L'ascension se fait par un sentier qui s'élève au-dessus de l'horrible parking barrant l'accès à la plage, accompagné par les cris des mouettes piaillantes et les cornes des navires croisant au loin.

Pour pénétrer dans le château, bâtisse imposante construite par étapes entre le XV^e et le XVII^e siècle sur l'emplacement d'une forteresse royale, il faut passer le pont-levis. A peine poussée la lourde

porte de bois, nous voici projetés dans l'univers de flibuste de Jack Sparrow, le filou des mers campé pour Disney par Johnny Depp. Trois-mâts, cadrans, sabres d'abordage...

Protégés sous des vitrines, objets de navigation et maquettes de bateaux tout en défense d'éléphant, de la coque aux cordages, rappellent au visiteur la mémoire maritime de Dieppe et son passé de plaque tournante de l'ivoire.

Quand l'édifice, utilisé comme caserne sous l'Ancien Régime, prison à la Révolution, fut transformé en 1923, à l'initiative de l'abbé Cochet, inspecteur des Monu-

ments historiques du département, pour y accueillir le Musée municipal, l'idée était d'« offrir des distractions de qualité aux bai-

La visite peut être complétée par une halte dans l'un des ateliers d'ivoirier encore en activité

gneurs et de bons modèles aux ivoiriers ».

La sculpture de l'ivoire était alors une activité florissante à

Dieppe, plus grand port côtier de la rive sud de la Manche sous Louis XIV et où transitait ce matériau rapporté d'Afrique (son commerce est interdit depuis 1976).

Aux côtés des maquettes de bateaux, quantité d'éventails, poudriers, bijoux, râpes à tabac et autres objets si finement sculptés qu'on les croirait taillés dans de la dentelle, emplissent les vitrines. Présentés dans un désordre plus joyeux que savant, on les découvre au fil d'un parcours tortueux façon chasse au trésor à travers le château.

On regrette qu'aucun effort pédagogique n'ait été tenté pour

guider le visiteur dans la découverte de ce qu'on lui présente, dans un bref fascicule, comme une « collection exceptionnelle, un ensemble unique en Europe ». Ah si, dans un recoin, une série de photos en noir et blanc faites dans l'atelier de l'artiste Maurice Colette, accompagnées d'outils de travail, explique les différentes techniques de taille : ronde-bosse ou bas-relief. On aimerait en apprendre davantage.

La visite du château-musée, qui recèle par ailleurs de nombreux tableaux de peintres (dont Jacques-Emile Blanche) attirés par la lumière de Dieppe, peut être complétée

par une halte, en ville, dans l'un des ateliers d'ivoirier encore en activité, celui d'Annick Colette-Frémont, au 3 de la rue Ango. Formée par son père Jean Colette, fils de Maurice, et diplômée de l'École des beaux-arts à Paris, elle perpétue une tradition ancrée dans la famille depuis cinq générations. ■

SYLVIE KERVIEL

Château-musée, rue de Chastes, Dieppe (Seine-Maritime). Tous les jours de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Tarif : de 2€ à 4€.

Prochain article : le Musée-Hôtel Le Vergeur à Reims